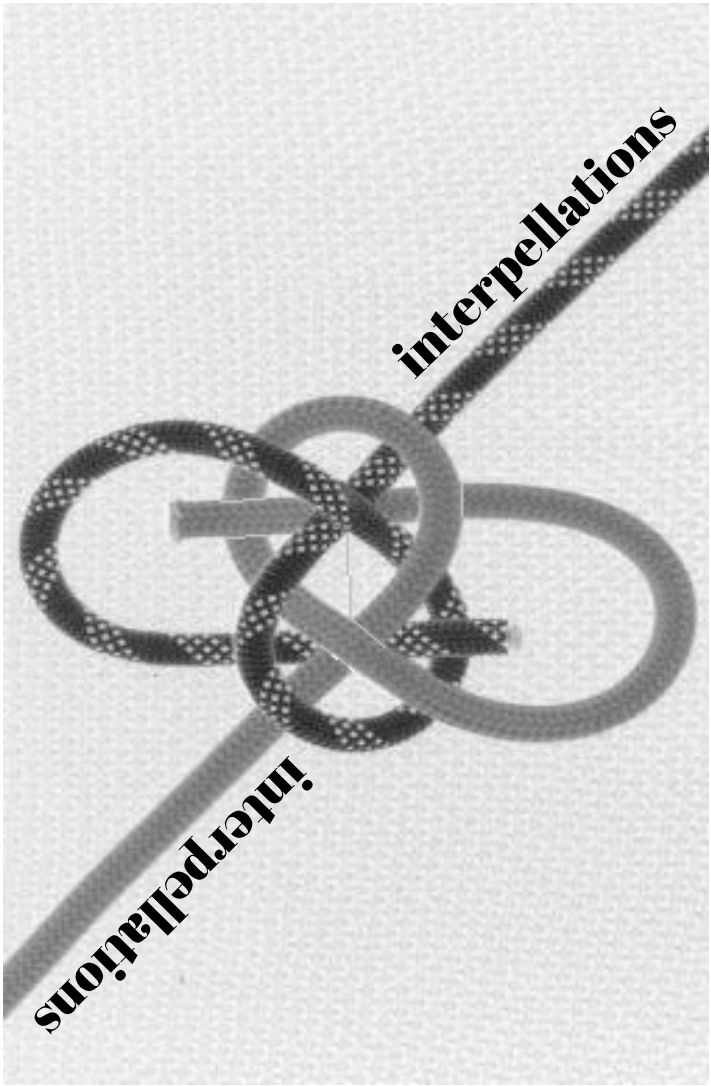
nouages

Revue du Lien-en-France



Numéro 2 – Juin 2016 — 2 Euros

Nouages *est la revue du Lien-en-France*

Le Lien-en-France est un collectif de travail, aux mailles de rencontre, aux marges de chevauchement, aux confins inexplorés, aux points aveugles du LIEN et du GFEN.

Comité de rédaction du numéro 2 :

Alice Lepinçart,
Elisa Portebois
Frédérique Maïaux,
Jean-Louis Cordonnier,
Joëlle Anton-Michel,
Joëlle Cordesse,
Michel Neumayer,
Nicolas Michel,
Patricia Cros,
Philippe Vallet,
Stéphanie Fouquet,
Yves Béal.



Éditorial

Oui, et ...

Et si nous nous intéressions à nos différences, à ce qui nous sépare !

Nouages tente d'être un faire-part de co-naissances. *Nouages* essaie de provoquer notre mise en migrations, de questionner nos certitudes, de mettre en mouvement nos convictions. Né de nos Rencontres 2015 d'Éducation nouvelle à Virton en Belgique, il poursuit avec ce numéro notre volonté de penser collectivement et par écrit, de « dé-chiffrer l'humain », une formule dont la double acception nous plait bien. Lutter contre les grilles, les notes-sanctions, toutes ces prétendues évaluations qui rabotent la relation ; et ré-apprendre à lire l'humain !

Être un lieu d'interpellations — non pas au sens policier, vérificateur de conformité — mais comme lieu où l'on s'appelle les uns les autres, où l'on ose pelleter un peu chez tout le monde, chercheurs et orpailleurs de notre pensée sous ses identités diverses.

Nouages veut valoriser la richesse de notre pluralité ; favoriser des mises en lien fécondes ; nous ouvrir à de nouveaux communs.

Dans ce numéro, on trouvera des interpellations : ce qui nous émousse, nous retrousse ou nous courrouce... Ce qui nous émoustille, nous croustille et nous papille...

On y trouvera aussi la langue en travail, le texte en travail, la pensée en travail, et la bonne vieille recette de l'atelier plaquette.

Qui sommes-nous qui nous nommons Le-Lien-en-France ?

- un groupe d'auto-socio-interpellation qui se réinvente chaque fois ;
- des personnes qui veulent garder vives les questions qui ont émergé à Virton et qui pensent qu'elles recèlent matière à problématisation ;
- un groupe qui pense qu'écrire construit la pensée et la stabilise momentanément ;
- un groupe qui partage un engagement autour de valeurs liées à l'Éducation nouvelle et qui pense que seules les pratiques construisent les valeurs ;
- un groupe qui est d'accord pour travailler ensemble, adossés à un mouvement qui s'appelle GFEN ;
- un groupe qui dispose d'une expérience en termes de pédagogie, de formation, d'écriture, etc. ;
- un groupe qui pense que « propulser » ses questions à l'échelle transnationale (dans le cadre du LIEN par ex.) permet de les comprendre mieux ;
- un groupe qui ne se satisfait pas des découpages nationaux habituels ;
- un groupe qui sait que le processus de construction d'une pensée demande du temps, qu'on passe par des hauts et des bas, des avancées et des reculs ;
- un groupe qui parfois procrastine, à qui il arrive de parler « chocolatines » au lieu d'écrire ;
- un groupe qui accueille aussi les ratons laveurs...

Michel

Interpellations

Interpellations, bon, personne n'aime ce mot, il faudra trouver mieux !... Le Lien-en-France vous arrête et vous pose une question très sérieuse !

Qui souhaitons-nous interpeller ? Nous-mêmes, notre environnement, le GFEN, Le LIEN...

Pourquoi interpelle-t-on ? De manière générale quand on dit qu'on interpelle, le public par exemple, c'est que l'on interroge une situation car on sent que quelque chose ne va pas, ne va plus. La situation mondiale actuelle fait émerger le besoin de nouveaux objectifs, de nouveaux possibles. Pour que ces nouveaux possibles puissent s'épanouir, il ne s'agit pas de tout raser pour tout reconstruire sur une terre neuve, ce sont de nouvelles pratiques dont nous avons besoin. Pas une révolution mais des pratiques révolutionnaires.

Dans le cadre de mon travail d'enseignante de collège avec des élèves âgés de 11 à 15 ans à peu près, je sens bien l'agitation grandissante : tout va très vite, les enfants sont de plus en plus vifs, ils ne se satisfont plus de ce que nous leur proposons, ils ne veulent plus obéir, plus se conformer. Ils ne veulent plus rester sur leur chaise à nous écouter dire la grand-messe de la connaissance détenue par nous seuls. Et tant mieux! Fini les gentils petits moutons dociles, ça bout dans la cocotte. On entend la soupape siffler, et même gronder. Il faut imaginer un orage qui assombrit le ciel, charge l'air d'humidité et d'électricité. On attend le premier éclair...

Comment alors libérons-nous cette vapeur sans faire exploser la marmite ? Quelles sont les forces auxquelles faire appel pour nous aider dans cette tâche ? Aux groupes révolutionnaires de nos réseaux respectifs, si nous sommes prêts à accepter leurs différences, à nous nourrir de leur diversité, de leur expérience, de leur « expertise ». Mais alors au fond, ne serait-ce pas aussi cette jeune génération qu'il faudrait interpeller ? Cette voix nouvelle qui gronde ne réclame-t-elle pas la même chose ? la prise en compte de sa diversité, de son droit à la différence, son droit à la parole ne réclament-ils pas le droit à un avenir plus serein, plus lumineux ?

Conscients de leur mal-être et de leur besoin de parole, comment les interpeller et créer ensemble ? Quel projet de création travailler ? Quel espace avons-nous pour le faire ? Créons un espace de rencontre !

Mais avant cela, une autre réflexion me préoccupe : dans tous les espaces où l'on réfléchit à la construction, la création, le développement d'un monde meilleur pour tous, où l'on travaille à émanciper les élèves, etc., donnons-nous suffisamment la parole à cette jeune génération, à ceux qui grondent, s'agitent et

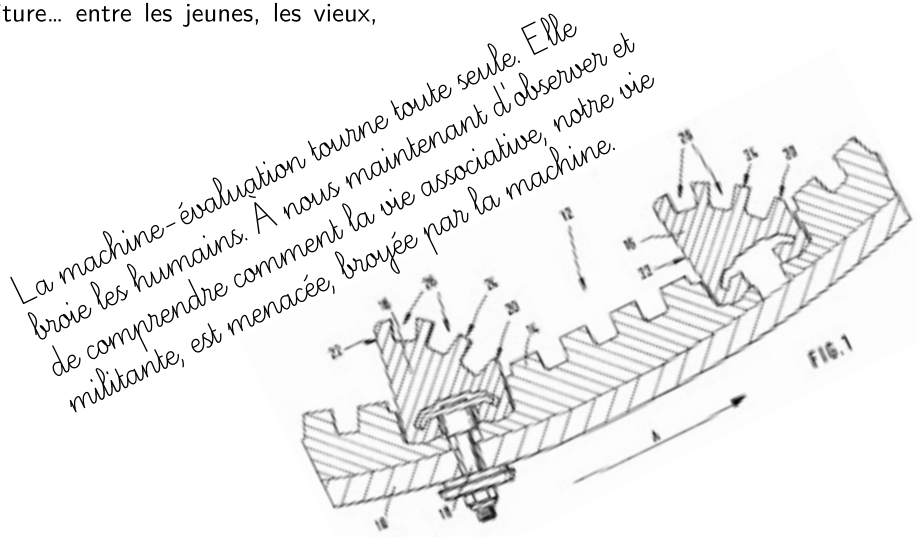
se rebellent ? Parvient-on à leur faire comprendre que leurs problématiques sont au cœur de nos réflexions ? Et de quel droit avons-nous ces préoccupations à leur place d'ailleurs ? Ne devraient-ils pas être plus associés à ce projet d'auto-socio-construction de nouvelles possibilités ?

C'est comme si l'on disait aux enfants : « Alors voilà, ici c'est l'école. Nous les enseignants (formateurs, éducateurs, parents...) on va vous préparer à la vie; apprenez bien les leçons qu'on vous enseigne car ça vous servir, faites-nous confiance, on y a pensé pour vous; et puis la vie, bein ! vous verrez bien ce que c'est plus tard! »... Et entre les deux, coule une rivière!

Alors construisons un pont, des ponts en faits, des ponts dans tous les sens; Une grande toile d'araignée ! Tiens on y revient.

Et si nous tenions là notre espace de création commune ? Des ponts d'écriture... entre les jeunes, les vieux, les groupes d'éducation nouvelle de n'importe quel coin de la planète, les éducateurs pas encore éclairés mais qui ne sauraient tarder à le devenir, tout ça dans n'importe quelles langues et/ou formes de langage. On pourrait partir de quelque part, d'une production collective, réflexion menée par des élèves, tiens, pour changer ! Et puis on le ferait passer à un autre groupe : retraités, profs, éducateurs, médecins, agriculteurs, à nouveaux des jeunes, des migrants... et chaque groupe continuerait la réflexion du groupe précédent, etc. Une sorte d'atelier plaquettes à grande échelle. Il serait également intéressant de réfléchir à comment faire prendre conscience de l'enjeu et du parcours géographique de cette œuvre, cet objet de création planéto-construit d'un autre monde possible.

Alice.



C'est une histoire de lunettes - celles qui permettent d'obliger les hommes à voir la vie en rose et qui se fissurent au moindre choc...

« L'art est donné pour nous empêcher de mourir de la vérité »

(Nietzsche in « Note pour 'La volonté de puissance' (non publié) » cité par Heinz Wismann – Penser entre les langues – Albin Michel 2012

Oui et j'entrevois là la nécessité ou l'occasion de créer du pas de côté, de l'incongru pour interroger ou faire réagir.

J'aime bien l'idée du pas de côté.
Il ne nie pas les problèmes, il ne les contourne pas. Il permet un autre angle de vue

(8) Je me souviens du portfolio, et que je n'ai pas réussi à y entrer, ni le premier jour, où j'ai eu un mal de chien à choisir ~~ma~~ "boîte", où je ne savais pas comment ne pourquoi la décorer, ~~ni~~ ni les jours suivants, parce que je ne savais pas quoi y mettre, et quoi ne pas y mettre, et ni trop, ni trop peu, et comment je les ai regardés se régaler, curieux, ~~et~~ avec une perplexité que je partageais, apparemment, avec ~~d'autres~~, ~~et~~ ton mal de copains. Je crois me souvenir que nous en avons encore parlé ensemble le dernier jour – ~~La discussion~~ Le dispositif de discussion du dernier matin m'a donné l'occasion de comprendre ce qui m'aurait permis d'entrer moi aussi dans une démarche qui me réjouit dans son principe et ses effets possibles constatés. J'aurais voulu commencer par des comptes de collecte de bribes d'expérience un peu nommées, et ne choisir et décorer la "boîte" que par la suite, quand j'aurais eu des choses à y ranger. J'y ai vu l'influence des dimanches de création. ~~(~~ Je me trompe? Joël

La mise en mouvement de la langue, comme construction de nouveaux possibles

La conférence improvisée (entre imposture et performance théâtralo-poétique)…

À Virton, il nous a été demandé de faire part au LIEN des apports du bureau national du GFEN, apports que nous avions sous forme de notes issues d'une des plages de travail de cette instance.

De plus, il nous fallait lire une lettre écrite par un tiers absent devant une assemblée. Nous étions quatre (*a priori* mais peut-être plus) susceptibles de lire ce texte. Nous avions carte blanche. S'est donc posée la question de « comment lire ? ».

Nous avons décidé de faire une improvisation poétique orale sur la base de ces notes. Nous étions quatre à improviser dans un petit espace entouré de spectateurs.

Nous avons pris le parti d'entrées multiples :

- la lecture linéaire du texte effectivement écrit sur la feuille,

- la lecture fragmentaire avec écriture au tableau des fragments retenus,

- l'improvisation à partir du texte lu ou des fragments écrits au tableau.

Il fallait que tout cela se structure pour pouvoir être audible. Nous n'avions rien préparé à l'avance, nous nous étions seulement mis d'accord sur le dispositif.

Nous avions décidé que nous « tournerions » pour que chacun puisse se trouver à chaque « poste » : c'est celui qui lisait le texte qui, lorsqu'il le désirait, tendait la feuille à un autre protagoniste et impulsait ainsi le changement. Cette non-détermination du rôle de chacun favorisait l'écoute entre nous. L'occupation de l'espace a aussi joué un rôle déterminant (lecture au pupitre, écriture au tableau, un improvisateur face au tableau, assis sur une chaise, un autre se déplaçant dans l'espace.)



Il nous fallait donc utiliser, user, abuser les mots. Ils ont été interrogés par la matière. Leurs sonorités et leurs sens tirés, étirés, extirpaient des postures, des dictions possibles. Sur cette base de mots en cascades, de matière posée, nous avons pu greffer des images, dégager des concepts, loin du propos, et parfois si proches. Là peut s'épaissir une pensée passant par le filtre du poétique pour revenir interroger le discours qui s'écrit.

Même s'il s'agissait d'une performance orale, nous avons utilisé les ressorts propres à l'écriture dans laquelle le travail de la langue se fait alors ferment d'une construction de pensée.

Le travail poétique de la langue vient alors déplacer le sens, et ouvrir à une complexité du discours.



La polysémie, la création d'images contradictoires parfois peuvent éclairer des dialectiques naissantes, sans se perdre pour autant. Les conflits de sens peuvent naître d'une rencontre fortuite, d'une jonction de hasard. S'opère alors une distanciation par rapport au discours rationnel par la mise en tension des images.



Mais nous avons aussi utilisé les ressorts de l'oralisation.
C'est dans la façon de dire, parfois, qu'on trouve des intentions. Avant même de savoir ce qu'on va dire. La répétition, le rythme sont déclencheurs de sens multiples.

La posture physique peut provoquer des sensations qui induisent du sens avant même l'émission du propos. La crispation musculaire peut entraîner une hésitation qui trouble le discours, peut le rendre sensible, incompréhensible ou plausible, voire lumineux.

Chacun cherche à faire sens à travers ce qui passe d'un message dans les interstices d'une langue désarticulée. Il y aurait là une forme de résistance face au discours imposant, imposé.

Quand la langue a du jeu, l'air et la lumière peuvent passer, c'est une langue qui respire.



Patricia et Stéphanie

À Virton, des plénières en travail

Les pratiques de plénière : une multiplicité de pratiques réinventées pour ces moments importants où se joue le partage des voies de recherche et des préoccupations de tous. C'est l'identité de l'Éducation Nouvelle qui se donne à voir dans ces moments-là. Il y a eu une Conférence, avec un chercheur invité, mais ce fut une **Conférence interrompue**. Il y a eu un **Colloque**, avec des invités extérieurs, mais préparé par des groupes de travail sur documents, et avec des invités venus d'horizons divers de ce qu'on appelle la société civile, avec des statuts professionnels divers bien qu'intervenant là à titre de chercheurs, et qui ont eu à croiser leur problématique personnelle avec celle d'un autre. Il y a eu des **cartes blanches**, moins bien cadrées qu'à Mahdia en 2012, mais l'esprit des cartes blanches est à réaffirmer, du côté de l'assertion publique des problématiques de recherche des personnes. Il y a eu une soirée **d'atelier-scène**, où la barrière scène / audience a été franchie, comme l'a été celle qui sépare habituellement le chercheur savant qui parle du public qui écoute, pour faire de l'un et de l'autre des participants d'un temps commun de réflexion.

Il y a eu, dans la dernière matinée, des propositions belgo-luxembourgeoises pour une analyse réflexive articulant collecte de souvenirs, parole et écriture, singulier, collectif et duel, réflexion et action : une **exposition de portfolios** individuels (ce que chacun aura glané, valué, dans l'expérience), un **« café-débat »**, pratique du Mouvement des villes en transition, où des groupes éphémères se forment autour de quatre tables, chacune dédiée à une des quatre questions de la Rencontre, chacune avec un secrétaire qui écrit sur la nappe le contenu de la discussion, une écriture individuelle d'une **« lettre au LIEN »**, avec partage oral en grand groupe d'extraits significatifs, et, enfin, les paires solidaires, tirées au sort, qui se lient par leurs **« promesses de capsule »**, idée intéressante qui crée du lien dans le LIEN autour de projets d'action individuels et de dialogue mutuel.

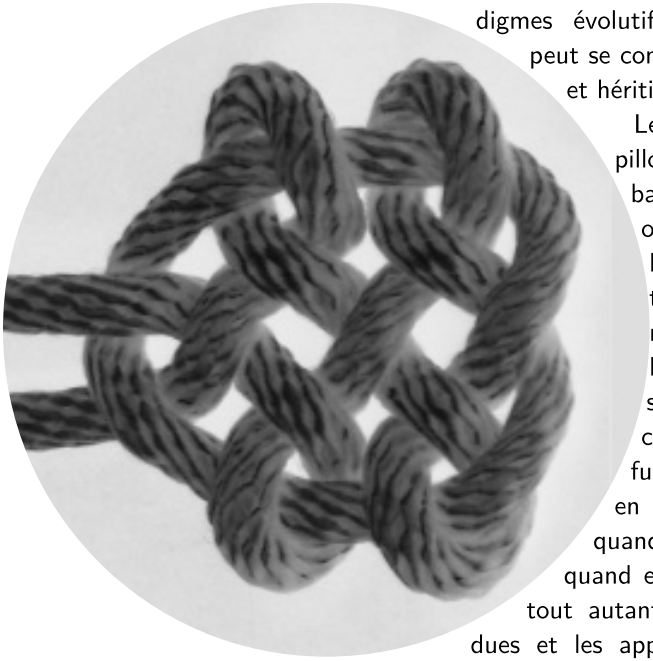
Dans la recherche de moyens pratiques d'une écoute de chacun dans sa langue, le franchissement des frontières de statuts et des frontières de langues, il y a l'affirmation d'un champ de pratiques qui s'ouvre à nous, celui de la parole de tous, et de l'interprétation multiforme des paroles, dans le développement des savoirs qui nous émancipent des structures symboliques de l'oppression.

Joëlle

Nouages

Nouages, nous avons aimé le mot, nous avons choisi ce titre pour notre publication. La métaphore est riche de significations et de possibles, riche d'espoirs. Elle convoque la thématique de la relation, de mises en relation réussies qui, refermant pour un moment une attente, rassurent, sécurisent et ouvrent de nouveaux chemins.

Elle relie notre objet de recherche au paradigme de la complexité, à la philosophie du pragmatisme, et à l'ensemble des paradigmes évolutifs dont l'Éducation Nouvelle peut se considérer comme partie prenante et héritière.

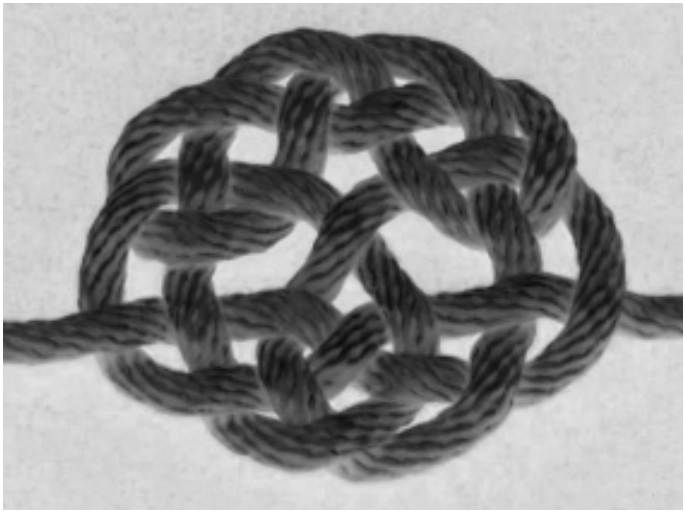


Le battement d'une aile de papillon peut effectivement faire basculer l'Histoire dans un sens ou dans un autre, parce que l'équilibre apparent des certitudes collectives n'est qu'un nouage provisoire et fragile à la surface d'un lacis de représentations que travaillent des contradictions invisibles. La bifurcation est improbable, ce qui en fait le caractère magique quand elle nous plaît, diabolique quand elle nous choque. Mais elle est tout autant préparée par les luttes perdues et les apparitions minoritaires. Les batailles d'idées prennent dans ce contexte tout leur sens, et chaque homme-chercheur y trouve sa nécessité. On a besoin de tous. Chacun travaille sur au moins un des pôles de la trichotomie : instabilité, probabilité, irréversibilité. Accroître l'instabilité du système, provoquer du dénouage et du renouage : chacun a fait proliférer les outils qui augmentent la probabilité de l'irréversibilité.

Comprendre le monde, c'est le transformer. Savoir, c'est savoir-faire. J'ai compris, au stage régional de septembre qui a suivi mon adhésion au GFEN

(il y a presque 35 ans), qu'on ne construit pas un modèle de structure narrative pour savoir ce qu'en pensent Greimas, Propp ou Genette, ni même pour savoir avec lequel on est d'accord, mais pour écrire tout de suite des contes, même si, au passage, on a découvert leur travail et authentiquement participé, avec le groupe, à l'enquête sur la fonction du conte que les savants mènent pour nous ; ce qui nous a rendus capables d'un dialogue constructif avec eux. J'étais déjà fan de Genette et de narratologie en arrivant. J'avais eu des enseignants extraordinaires dans ce domaine en khâgne et à la fac. En m'initiant à une science du texte à peine émergente, comme leurs collègues de linguistique anglaise qui nous faisaient pratiquer la grammaire Chomskienne, ils m'avaient donné le goût de savoirs polémiques, transgressifs et démocratiques, et m'avaient même fait goûter à des formes tâtonnantes de recherche personnelle et de groupes qu'ils n'appelaient pas auto-socio-construction. Mais ils nous faisaient construire des savoirs de contemplation, pas des savoirs d'action. La modélisation d'Odette Bassis, l'audace créatrice des Ducom (Michel et Sylvie Nony qui était sa femme à l'époque), la force du mot d'ordre formulé par Duny, appuyé sur l'éthique implacable de la démarche des Attentes, ont noué en moi l'image prototypique d'un éducateur savant, chercheur, créateur, solidaire et confiant dans l'égalité des humains que mon éducation familiale m'avait construit comme idéal, et qui devenait soudain un fait d'expérience, et un principe de réalité.

Joëlle

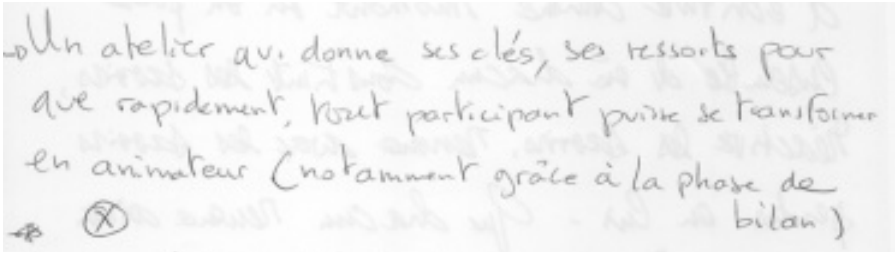


Speaker and listener understand each other not because they have the same knowledge about something, and not because they have established a likeness of mind, but because they know "how to go on" with each other (Wittgenstein).

Parleur et auditeur se comprennent l'un l'autre non parce qu'ils ont le même savoir sur quelque chose, ni non plus parce qu'ils ont établi une ressemblance entre les esprits, mais parce qu'ils savent « comment continuer » l'un avec l'autre (Wittgenstein).

CARSE, James P. (1987) Finite and infinite games, Ballantine Books, USA ; (1988) Jeux finis, jeux infinis. Paris, Seuil, chapitre 76





On s'est frotté au numérique

Le numérik préhistorik,
Le numérique à papa
ou le tout dernier numéric !
Le numéric c'est fantastic !
Mais y a un hic, ça veut rien dire
Même les anglais, du dernier chic
avaient des yeux comme des boules
Bic !

Alors quoi, nous n'aurions mis la main que sur un os en plastique ?

Cherchons mieux : *Numérique*, ça veut dire sous forme de chiffres, ou de nombres c'est selon.

J'ai bien peur que ce ne soit qu'un nouveau mot creux, un mot valise qui pour les uns ou les autres, fait super chic.

Demandons plutôt son avis mon petit-fils Marco :

— « Mais Papi Doc, c'est quoi le rapport avec les chiffres ? «

— « C'est très simple : de plus en plus, on sait transformer tout et n'importe quoi en chiffres. La température par exemple. Il ne fait plus ni chaud, ni froid, il fait 21,2 degrés. Le vent n'est plus à décorner les bœufs, mais avoisine les 120 km/h… ton papa m'a dit que tu avais été noté 12/20 en récitation mais je ne sais pas ce que tu récitais.

Et c'est très pratique pour le commerce. Ça rend tout plus facile. On peut faire plein de choses impossibles en vrai. Regarde cette photo de ma pomme toute ridée, j'ai gommé toutes les rides et me voilà jeune ! »

— « Mais ce n'est pas toi, ce n'est qu'une image »

— « Eh oui, tu as tout compris. Le numérique n'est qu'une image, facile à transformer, à transporter, animer, partager… mais ce n'est pas la réalité ! »

— « Pourtant quand je regarde la télé, c'est des images du vrai »

— « Des fois oui, des fois non ! Avec le numérique, tout est possible. Dans un film, le vrai est de plus en plus rare. »

— « J'ai entendu qu'à l'école on apprenait mieux avec le numérique et même que bientôt on aurait des profs sur des tablettes ?!? »

— « Hou là là ! Ne confondons pas tout !

Le numérique permet de partager et d'aller chercher plein d'informations, sur Internet. Mais les informations existaient bien avant. On avait des dictionnaires et des encyclopédies, des gros livres très chers qu'on ne trouvait pas partout. Il nous en fallait de la mémoire dans la tête ! .

Maintenant, on peut animer les cartes de géographie du tableau, et même les photos, c'est plus facile pour comprendre.

Pour les profs en tablette, c'est par

contre plus compliqué. Certains disent qu'ils ont tout appris dans des livres, c'est possible. Mais est-ce qu'on peut remplacer les profs par des bibliothèques ? Bien sûr que non ! Idem pour la télé ou le téléphone, à chaque fois qu'une invention de transmission apparaît, elle fait peur aux enseignants. C'est pareil pour les cours sur Internet. Certains apprendront grâce à cela. Mais motiver une classe, un élève, rassurer tout le monde d'un sourire, répondre à une demande mal formulée, donner un rythme et une forme aux connaissances, faire des rapprochements, donner des anecdotes, aucun ordinateur n'en est capable. Et les tablettes ne sont que des écrans d'ordinateurs. »

— « Ouf ! Ça m'aurait fait mal que ma maîtresse Sophie ait une tête toute plate et carrée !

Mais pourquoi on dit que certains métiers vont disparaître avec le numérique, pardon, l'informatique ? »

— « Un changement d'outil de travail change toujours la façon de travailler. Certaines fois en mieux pour l'homme certaines fois non. Et il faut attendre un petit peu pour faire le bilan. Ce qu'on peut dire c'est qu'il y a toujours des contents et des mécontents. Globalement, on ne peut pas dire que le progrès de ces 50 dernières années ait avili les travailleurs. »

— « Sauf qu'il a fait plein de chômage ! »

— « Oui et non. Quand un robot remplace le travail d'un homme sur deux, c'est un choix de société de virer une personne sur deux ou de leur donner chacun la moité du travail. »

— « Mais ils gagneront deux fois moins ! »

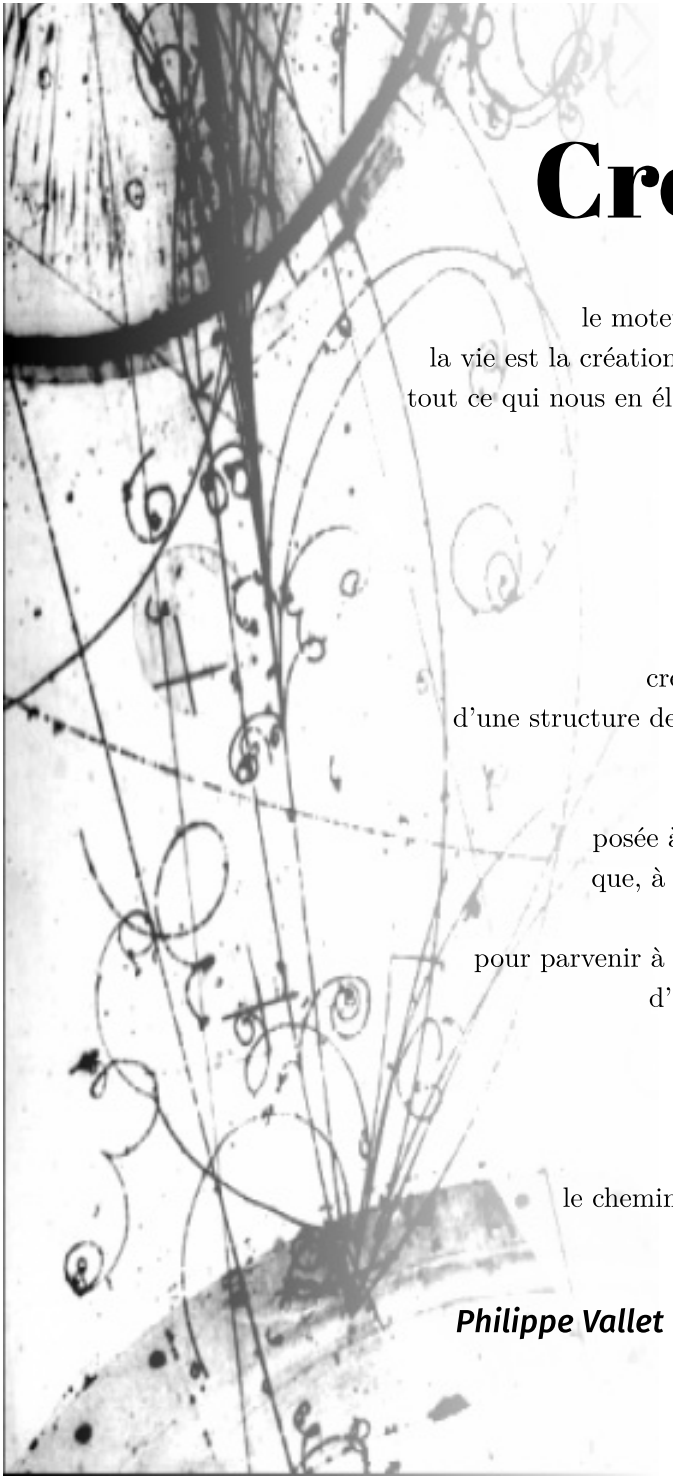
— « C'est encore une fois un choix de société. Le temps libéré peut leur permettre de faire plus de travail intéressant, « humain » et laisser au robot les tâches idiotes. À eux trois, ils produiront beaucoup plus de bénéfices que deux personnes à faire des tâches répétitives. C'est bien un choix que de leur faire gagner la même chose ou d'augmenter le chômage en donnant les bénéfices à d'autres. La société qui fait ces choix, ce sont des hommes, pas des ordinateurs. Ils devront rendre des comptes.

Et puis l'informatique a créé de nouveaux métiers, plus créatifs quand on en connaît le langage. Des programmeurs bien sûr, mais aussi des hommes de réseau, qui relient les gens et les maisons… ça change, et le changement, c'est ce qu'il faut pour faire pousser les idées nouvelles, tes idées. »

— « Merci Papi Doc, je t'embrasse. »

— « Au revoir Marco, et va vite rendre sa tablettophone à ta maman. »

Nicolas



Création

le moteur de la création c'est la vie
la vie est la création du présent de notre regard
tout ce qui nous en éloigne parfait marche arrière
d'un potentiel de souffle

d'une solitude complète
nos liens
nos nouages
nos mots
créent en permanence la carte
d'une structure de la rencontre avec le monde
confrontation haletante
vivante de réalité
posée à la vitesse des translations
que, à chaque seconde nous vivons

pour parvenir à souder les bouts disparates
d'une ombre saisie par la nuit

de notre évolution
créer
ouvre, découvre, entrouvre,
le chemin d'une reconstitution de soi
au mot à mot

Philippe Vallet

De Virton au GFEN 2016 : souvenirs, questions (suite)...

je me souviens de l'humour dans les Rencontres : la langue démantibulée, déstructurée, déconstruite, parodiée au cœur même d'un processus très sérieux de construction d'une pensée, d'une théorie-pratique qui cherche à transformer le monde ;

je me souviens des débats dans certains groupes tiraillés entre urgence et émancipation (je force le trait) : « nous voulons penser par nous-mêmes, arrêtez de penser à notre place, stop à la colonisation ses esprits et à notre consentement », disaient les uns (je pousse un peu) ; « vu l'urgence où nous sommes nous acceptons votre aide (matérielle et conceptuelle) car elle nous permet de mettre en place des projets tout de suite », rétorquaient les autres.

je me souviens d'un temps où le GFEN se posait cette même question (c'était dans les années 80) : en acceptant des subventions ministérielles, des professeurs détachés, des stages en institution, etc. ne risque-t-on pas de perdre notre âme ? De la vendre ?

je me souviens d'un atelier « colloque » à Virton où l'une des intervenantes parlait d'empathie. Elle était médecin et faisait référence à la perte de cette capacité au fur et mesure de l'avancée de ses étudiants vers les spécialités, vers une sophistication médicale poussée et technologisée. Elle expliquait le rôle central des savoirs de haut niveau en la matière quand ils ne nient pas le monde des sentiments et des expériences.

je me souviens d'un psy qui parlait de la « note » comme symptôme. Qui voyait plus large et parlait de « machine évaluation ». Il se demandait si nous étions acteur ou victime. Les deux peut-être ?

je me souviens d'un spectacle poétique et d'un atelier d'évaluation le lendemain. Je me souviens d'un atelier « rivière » et de l'usage de la métaphore pour évaluer.

Marier imaginaire et engagement, poésie et rationalité, mémoire et histoire, retour vers soi et ouverture vers l'autre : un beau défi ! Je m'en souviens.

M.N.

« Interpellations » entre deux personnes qui n'en sont qu'une

1

– « Interpeller » dis-tu ? Mais au nom de quoi ? Quelle audace !

– Si j'écris ici, dans *Nouages* c'est à partir d'un questionnement, d'un tremblement, d'une indignation, d'une colère retenue.

– Le mot « interpellation » est-il juste alors ? Il frise le « donneur de leçon », non ?

– Peut-être, mais faut-il alors se taire ?

– ???

– « Interpeller », c'est réagir et le faire à haute voix. C'est dire qu'on n'est pas d'accord avec un certain état de fait.

– Lequel ?

– Il y a beaucoup de choses qui me révulsent. Au premier rang desquels cette sorte de toute puissance qui s'affiche dans bien des endroits.

– ???

– Celle des riches par rapport aux pauvres. Des dominants par rapport aux dominés. De ceux qui pensent « savants » par rapport aux autres supposés « ignorants ». Toute puissance des maîtres ou des formateurs par rapport aux élèves ou aux apprenants.

– Tu exagères.

2

– « Interpeller », c'est le thème que nous avons retenu pour le deuxième *Nouages*. Je le prends et du coup je cherche quelle serait la posture la plus juste.

– Posture ! posture !

– Il faut de la « retenue », mais qu'elle sache parler, qu'elle se donne à voir et n'ait pas peur de parler haut quand même.

– Mais à qui veux-tu t'adresser ?

– Assez haut et assez fort pour être entendu, oui… Mais de qui ? J'avoue, je m'interroge. De ceux qui sont actuellement des victimes économiques, culturelles, politiques de systèmes de toute puissance et de domination ? Attendent-ils quelque chose et de nous en particulier ? Se faire entendre de nos alliés ? De ceux dont nous sommes proches mais que nous ne connaissons pas ? Où sont-ils ?

3

– Avec qui veux-tu travailler ? Pour travailler ensemble faut-il forcément « interpeller » ?

– Voilà la question. Travailler avec les enseignants bien sûr, les formateurs, bien sûr. Mais au-delà ? Les travailleurs sociaux, les intermittents du spectacle, bien sûr.

– Bref entre vous !

– C'est l'idée de « mouvement social » qui me questionne. La notion d'échelle. Pas celle de mettre l'autre en difficulté. À quelle échelle penser ce « mouvement » ?

– C'est une vieille lune de la gauche française et internationaliste !

– Non, c'est à réinterroger, à réinventer.

– Tu penses à quoi ?

– Je pense à la France mais aussi aux pays du LIEN. Aux Rencontres comme celle de Virton. Aux forums sociaux. Au congrès du GFEN. Tu te souviens (j'imagine) de cette époque (je crois que c'était dans les années 2000) où le GFEN était allé deux fois de suite aux forums de Porto Alegre !!!

– Oui, nous avions même fait un skype avec eux un soir dans une maison de quartier à Aubagne.

– Avec quel résultat ?

– …

– Tu ne réponds pas !

– Non, je pense à Pierre Dardot. Il vient de sortir un livre qui s'appelle *Ce cauchemar qui n'en finit pas : comment le néoliberalisme défait la démocratie*. (La Découverte, mai 2016).

– Quel est le rapport ?

– Il demande comment « inventer un espace commun ». C'est bien cela la question ! D'abord comment l'inventer, le ré-inventer même. Puis quel contenu lui donner ? C'est là que je fais le lien avec notre discussion : comment questionner ? Se questionner ? Comment interpeller ? S'interpeller soi-même *en pirsonne et pirsonnellement* comme ils disent dans les polars de Camillieri.

– Tu veux parler du commissaire Montalbano ?

– Aujourd'hui certains au GFEN parlent de mouvement : « le mouvement », disent-ils quand ils parlent d'eux… et de nous.

– C'est le même mot que « mouvement social » mais est-ce encore juste ? Le GFEN se voulait autrefois « force sociale ». Où en sommes-nous de ce point de vue ?

– …

– Tu sais bien que quand le néolibéralisme progresse, même les lieux où « faire du commun » sont remis en question !

– Tu penses à « Nuit debout », à la Place de la République ?

– Pas seulement. Même ici, pas loin.

4

« C'est gonflé, Vahiné » dit la pub tandis que sur les étranges lucarnes (la télé) la brioche du même nom bombe le torse. Oui, c'est gonflé de se prétendre force d'interpellation. Pourtant c'est nécessaire, mais cela la pub ne le dit pas.

5

(Rêve de dimanche à lundi.)

– (Lui N°1) Se vouloir « interpellant » mais à quel titre ? Interpellant auprès de qui ? Parler d'interpellation peut-être. Mais comment la mesurer ?

– (Lui N°2) Oui, et question fondamentale : comment interpeller et être à l'écoute de l'Autre ? (Tiens, tiens, je rêve en majuscules)

– Comment interpeller sans abrutissement interpellateur ? (Pour rependre ici Rancière d'une autre manière) ? (Tiens, voilà qu'en rêve je me fais des citations ! À quand les notes en bas de page ? Le rêve sous-titré pour malentendant ?)

6

– Tu parles en fait de légitimité (celle d'interpeller) et de travail de légitimation.

– La légitimité n'est jamais donnée. Elle se construit au sein d'un « milieu », dans un temps. Parfois cela fonctionne. Parfois cela échoue.

– Mais ce processus de conquête d'une parole légitime, légitimée, légitimante n'est possible que si l'autre, les autres, y consentent !

– Oui, sa face cachée, si j'en crois Bourdieu sociologue, c'est une affaire « de place ».

– Il parle aussi de « lutte des places » ! Il fait référence au *struggle for life* de certains métiers dans les champs théorique aussi bien que pratique. Les infirmières par rapport aux médecins. Les chefs de chantier par rapport aux ingénieurs. Etc.

– Oublions cette question des « places ». Légitimité et reconnaissance ne seraient-elles pas finalement les deux faces d'une même médaille ?

7

(Rêve de lundi à mardi).

1er essai : liste de nos reconnaissances réciproques… validées (subliminalement, il est vrai) lors des Rencontres de Virton.

- la nécessité partagée par tous de nous battre contrer la note, les grilles, l'évaluation sanction et outil pour le tri ;
- que les recherches en Éducation nouvelle ne prennent pas toutes le même chemin. Entre Haïti, le Luxembourg, le Nigeria, la Suisse, l'Allemagne, la Russie, la France des points communs, des similitudes mais heureusement que de différences aussi ;
- que tout un éventail de manière de faire existe dans nos différents mouvements en matière de nouage entre valeurs d'Éducation nouvelle, théories de référence et pratiques ;
- que nous sommes aussi très différents dans nos façons d'articuler action et réflexion ;
- que nous cherchons tous à combiner travail, humour, rire.
- que nos filiations nous rapprochent. Le LIEN n'a pu renaître de ses cendres à St Cergues que grâce à l'ini-

tiative conjuguée de militants suisses, belges, français.

• que Le LIEN se veut héritier de La LIEN, ligue crée au début du 20e siècle à l'initiative de pacifistes par ailleurs pédagogues, philosophes, chercheurs de nombreux pays.

que cette liste est certainement à continuer

8

(Rêve de mardi à mercredi)

– Cette liste doit croître et embellir ! Surtout quand, sur chacun des points, il y a matière à débat. À écriture…

– Oui, et qu'au sein de *Nouages*, cette écriture devienne internationale et plurilingue.

2e liste : ce qui devrait continuer à nous titiller et donc être, qui sait, matière à écriture…

• tout ce qui touche au rapport à la langue et à l'intercompréhension. Au statut de la langue (des langues) dans l'émergence d'une conscience de soi : être ou devenir « sujet » d'une langue (même chacun en a plusieurs soi), d'une culture, d'une histoire ;

• tout ce qui concerne la place de la parole dans la construction des savoirs ;

• tout ce qui renvoie à l'imaginaire dans cette même construction des savoirs, à cette « la folle du logis » comme on dit parfois ;

• tout ce qui illustre le fait qu'écrire (merci *Nouages* !), c'est construire sa pensée ;

• tout ce qui concerne « l'auto-socio », donc la place du groupe et son corollaire, le nécessaire retour au sujet ;

• tout ce qui questionne les pratiques de création : quels enjeux ? quels partis pris ? quelles théories sous-jacentes ?

• tout ce qui interroge les gros mots : « émancipation », culture de paix, rupture, révolution, etc.

• tout ce qui fait trembler « l'aide » et son « insoutenable ambiguïté » ;

• tout ce qui nous taraude et nous renvoie à notre impuissance sociétale actuelle : « l'accueil », « l'hospitalité » : l'étranger, le migrant, la différence, l'altérité. Que faisons-nous ? Sommes nous condamnés à l'impuissance ? Tout ce qui nourrit le changement vers plus d'humanité.

– Et un raton laveur… (en pâté ou non).

9

– Tu as fini de rêver ?

– Non, je rêve encore et plus fort que jamais…

– Tu prends quelque chose pour dormir ? Parce que, tu sais…

MN. (2 mai 2016)

Création-Raison :

Faut-il passer par des actes de création pour apprendre ? Pas nécessairement. Pour comprendre ? Oui, c'est sûr. *Ad*-prendre, prendre près de soi : on peut mémoriser un texte, un algorithme, tant qu'on se contente de rapprocher le nouvel élément du déjà-là de sa mémoire, de l'ajouter tranquillement au système du connu. Mais pour *Cum*-prendre, prendre avec soi, un objet qui aura été identifié comme neuf, comme étranger à ce système, le système en place, n'ayant pas à sa disposition les structures interprétantes adéquates pour l'embrasser, doit être en situation d'en produire. C'est ce que Dewey appelle l'enquête, et que Peirce décrit à l'aide des deux autres degrés de l'interprétation, ou *sémiose*. L'intérêt d'une approche sémiotique du phénomène est qu'elle décrit non pas les actes conscients et volontaires de la personne, mais les phénomènes qui se produisent à l'arrière-plan de la conscience, et qui sont liés, bien sûr, à l'activité consciente, mais la débordent, peuvent la contrarier, la chagriner et de toute façon la surprendre. La sémiotique décrit la logique des phénomènes d'apprentissage, les effets et les causes non accessibles à un regard extérieur, qui requièrent, pour être perçus, un regard phénoménologique, c'est-à-dire un regard volontairement tourné vers l'intérieur. Mon hypothèse est que le processus de *sémiose* décrit de façon concrète ce que nous appelons de manière vague processus de création.

On classe les pratiques de formation du GFEN en démarches de savoir et ateliers de création comme si c'était symétrique, comme si c'était notre main droite et notre main gauche.



Les arts se différencient des sciences, certes, par leur objet, mais surtout par leur rapport à cet objet. Or, il se trouve que l'objet des arts, s'il n'est pas l'objet de toutes les sciences, en est le moyen et la matérialité.

Pourquoi pense-t-on qu'il y a des

domaines spécifiques de la création ? Écriture, production d'images (arts plastiques et visuels), musique, danse, théâtre, sont tous des pratiques conscientisantes et conscientisées du langage, c'est-à-dire des moyens et des formes de la pensée. Le travail de la création met en mouvement le langage humain. Il déplace l'attention, fait du langage en action un objet d'expérience, le met en scène et le rend perceptible comme objet de conscience et de connaissance.

Il y a des domaines d'apprentissage où apprendre, *ad*-prendre, ne se fait pour de bon que dans des pratiques de création. La langue, par exemple. Notre langue est notre prison. Apprendre une autre langue (j'inclus ici la langue de l'école dans les apprentissages de langue) n'est pas ajouter un deuxième bagage à sa mémoire mais un défi posé au langage total de la personne, à son corps, à son imaginaire, et à ses normes.

Où c'est, les langues ? Il y faut de la rationalité comme en sciences ,mais il y a quelque chose aussi de non rationnel, qui est de la musique, du rythme, ce qui fait qu'on en tombe amoureux. Il y a du poème évidemment, une esthétique autre, un visage étranger du langage. Peut-on sérieusement séparer en leçons distinctes les différents aspects de l'apprentissage, et laisser les enfants se débrouiller tout seuls pour les réunir ? Comment ça s'articule, *hic et nunc*, l'invention d'un discours, l'improvisation musicale qui en fait la matière, et l'autocontrôle de leur normativité ?

Les domaines de la création ne sont pas à part des domaines de la science, ils en sont les soubassements et les outils. Les avancées scientifiques sont des actes de création étayés ensuite par l'expérimentation et le raisonnement. **L'acte de création lui-même, ses conditions d'apparition ne sont pas mis en avant dans les sciences particulières parce que leur mise en avant n'en est pas l'objet, parce que leur objet est de comprendre le monde, pas de comprendre l'homme comprenant le monde.** Les pratiques de création constituent l'acte de création en objet d'analyse possible, parce que l'œuvre n'a pas besoin d'être interprétée comme porteuse d'une signification extérieure à elle, c'est comme expérience singulière et dans sa qualité d'expérience qu'elle existe et signifie. L'objet de l'atelier de création, celui de l'analyse réflexive, est le singulier de l'expérience. Pas de création sans lâcher-prise, abandon provisoire des repères auxquels on tient, intégration d'une surprise que l'on se fait à soi-même par le truchement de l'autre. Comment a-t-on pu se mettre dans cet état de « transe », ce lâcher des habitudes où l'invention est devenue possible ?

L'objet de la démarche de savoir est d'ordre général. Mais on construit

un savoir d'ordre général à partir de la singularité vécue d'une expérience, et comme explication de celle-ci. D'où naissent les hypothèses neuves sinon d'un lâcher-prise du même type, expérience existentielle tout aussi forte de dérangement du langage et des systèmes habituels de signification ?

Dans une logique de formation, les démarches de savoir ont la même fonction logique de mise en scène des processus mentaux. Elles aussi ont pour finalité une analyse réflexive de type phénoménologique, permettant seule d'échapper pour de bon aux explications toutes faites du « génie » et de la « découverte ».



La création, c'est la praxis : c'est fait d'actes involontaires provoqués par une situation singulière ou une répétition de situations, de l'ordre de la réaction. On crée pour résoudre un problème venu d'une contrainte de situation. Ou plutôt, on ne crée pas, on découvre qu'on a créé. Dans le cadre d'un atelier public, l'animateur pose les contraintes qui vont exiger des réactions créatrices. Dans l'atelier d'artiste, c'est l'artiste lui-même qui pose les contraintes. Toute la difficulté réside pour lui dans le fait de chercher à échapper à l'habitude qui fait sa personnalité, tout en cherchant à la développer, voire à mieux la connaître. Un artiste soumis à la contrainte économique peut aussi cesser de créer.

On peut penser des ateliers de création scientifique, où l'on s'arrête, pour la démarche-adultes, à la phase de prolifération des hypothèses. La démarche « limaille de fer » est de ce type. L'objet de l'analyse réflexive en est rendu plus clair. Il concerne l'expérience de comprendre et ses conditions d'apparition.

Si on ne perçoit pas que la langue et le langage sont soumis à transe et tremblement dans un apprentissage de science, on fait semblant. On peut ne pas tout de suite le rationaliser, la découverte est en soi transformatrice. L'inverse n'est pas possible. Il peut y avoir (provisoirement) création sans intellectualisation, pas intellectualisation sans création. Faire l'impasse sur la création cantonne les apprentissages dans les limites de l'habitude, dans l'habitude du réductionnisme scolaire et de la scolarisation des savoirs ; ce qui empêche d'affronter pour de bon les conditionnements culturels, les enfermements identitaires, les positions acquises.

Joëlle

Charle a fait des dessins sur son livre de classe.
Le thème est fatigant au point, qu'étant très lasse,
La plume de l'enfant n'a pu se reposer
Qu'en faisant ce travail énorme : improviser
Dans un livre, partout, en haut, en bas, des fresques,
Comme on en voit aux murs des alhambras moresques,
Des taches d'encre, ayant des aspects d'animaux,
Qui dévorent la phrase et qui rongent les mots,
Et, le texte mangé, viennent mordre les marges.

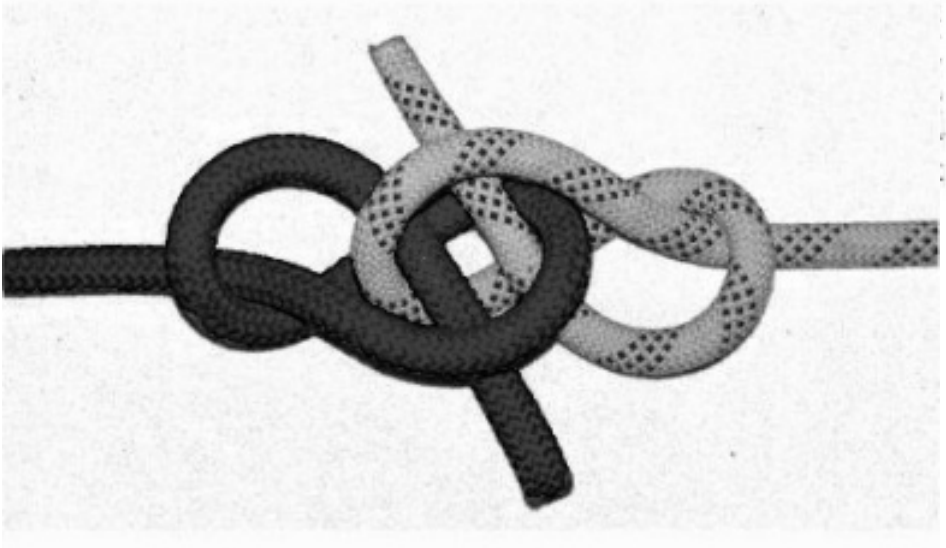
Victor Hugo ; L'art d'être grand-père.



Tous capables, même au B.N.

Comment des personnes portant tous capables dans leurs ateliers, l'ayant mis en œuvre pratiquement pour en faire des livres peuvent-ils ne pas mettre en action ces mêmes principes valeurs ~~[illegible]~~ lors de leurs actions lors des BN ?

Parce que "Tous humains". Le GFEN n'est pas au-dessus des autres. Il est Nous-là devant son propre problème sous question, son propre reste à vivre, son propre atelier d'écriture.
Ce qu'il en sortira ne pourra que être dans le monde actuel, une recherche qui émergera de nos Nous et de nos divers débats ~~[illegible]~~ impliqués ancrés dans nos actions



Rétrotraduction

La tour de Babel

Démarche animée à Virton 2015. D'abord parce qu'à Virton, pour la première fois, toutes les langues des participants ont pu ou osé se faire entendre.

Le but de cette démarche est de « *lire* » le texte original de la bible en hébreu, à partir d'une vingtaine de traductions en français. Ces traductions sont souvent divergentes ; ainsi :

Traduction 1 : Partis de l'est, les hommes trouvèrent une large vallée en Basse-Mésopotamie et s'y installèrent.

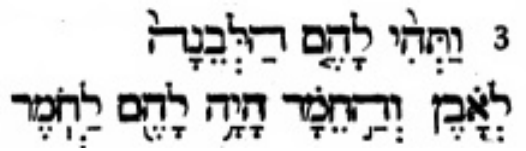
Traduction 2 : Et c'est à leur départ vers l'Orient : ils trouvent un canyon en terre de Shine'ar.

Faudrait savoir ! Vont-ils vers l'est ou bien vers l'ouest ? C'est une large vallée ou un canyon ?

Je passe sur les détails de l'animation... Ce qui émerge c'est que presque toutes les traduction gomment le sens du texte. Car comment comprendre

Et la brique leur tint lieu de pierre, et le bitume de mortier.

Alors que le texte hébreu est parfaitement clair :



Vous voyez ce que je veux dire ?

Bon, allez, je vous montre :

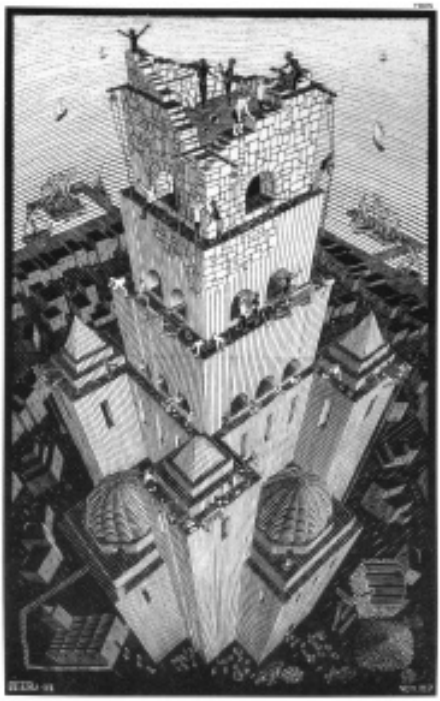
wat·tə·hî lā·hem hal·lə·ḇê·nāh lə·ʾā·ḇen,
wə·ha·ḥê·mār, hā·yāh lā·hem la·ḥō·mer.

Vous voyez ce que je veux dire ? Non ! m'enfin...

wat·tə·hî lā·hem hal·lə·ḇê·nāh lə·'ā·ḇen,
wə·ha·ḥê·mār, hā·yāh lā·hem la·ḥō·mer.

Et la lə·ḇê·nāh leur tint lieu de lə·'ā·ḇen et le ha·ḥê·mār de la·ḥō·mer

Eh oui ! On est dans le jeu de mots. Le texte de la tour de Babel, c'est le précurseur du prince de Motordu...



Une seule traduction essaie un peu de retranscrire cela :

Et la brique RouGe pour eux a été la RoCHe et la boue RouGe pour eux a été l'aRGile.

En quelque sorte : Et le massepain leur tint lieu de parpaing, et le sédiment de ciment.

Bref, « Tout le monde se servait d'uniques paroles ».

Une des ruptures de cette démarche, c'est quand on se rend compte que la traduction en effaçant la matérialité du texte, son rythme, sa sonorité, en efface aussi le sens pour le lecteur qui croit lire le « vrai » texte. Et donc la première interpellation que me provoque ce chantier, c'est que, pour toutes les rencontres à venir, nous allons devoir être attentifves : traduire n'est pas seulement transporter su sens, comme si les pensées pures existaient hors de la caverne.

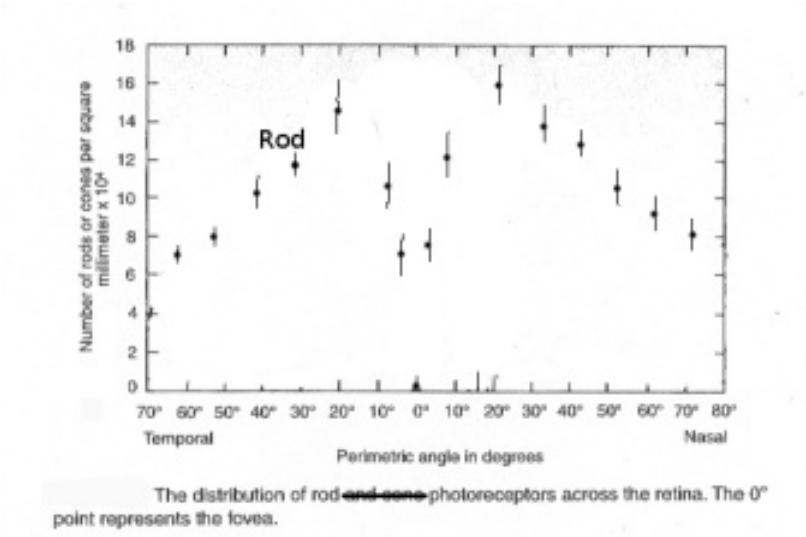
Sociolologie de la traduction.

Madeleine Akrich, Michel Callon et Bruno Latour ont développé le concept de chaîne de traductions pour mettre en évidence le déplacement bi-directionnel d'un monde matériel vers un monde de papier : ce sont les inscriptions qui circulent de l'un à l'autre. Cette cascade de micro-traductions inclut les représentations graphiques, les carnets de laboratoire, les tables de données, les rapports, les articles savants, les livres de vulgarisation

À ne pas mettre en travail ce processus de micro-traductions, on rend tous les documents incompréhensibles aux élèves.

Exemple de rétro- et pro-traduction d'un document :

« Décrivez précisément, matériellement le travail du chercheur qui a produit ce document ».



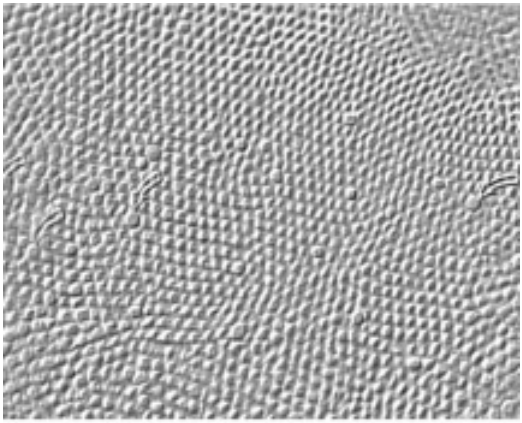
The distribution of rod ~~and cone~~ photoreceptors across the retina. The 0° point represents the fovea.

Et j'insiste sur le côté vraiment matériel, y compris le café qu'il a été prendre au bout du couloir... !

Les élèves établissent qu'il a fallu des instruments : outils pour prélever, préparer, découper l'œil ; microscope pour en faire une photographie ; des instruments pour mesurer en compter. Ils

imaginent qu'il y a d'abord eu un tableau rempli de nombres, qui se sont matérialisés sous forme de points dans le graphique. Qu'il a fallu un logiciel pour tracer le graphique. Ils s'interrogent sur la signification des barres verticales (qui sont en fait des barres d'incertitude).

Cette incertitude, on peut la mettre en œuvre dans un travail simple :



« Combien y a-t-il de photorécepteurs dans cette photo de rétine, réalisée à l'aide d'un microscope électronique à balayage ? ».

Vous vous doutiez du résultat ?! Tous les élèves n'ont pas trouvé le même nombre : 2000 selon les bâtonnets, 400 selon la police...

Comme quoi finalement une démarche langue peut cacher une démarche science !



Virton nous a engagé dans un travail de traduction. Pas seulement pour passer d'une langue à une autre, mais dans la scrutation méticuleuse du sens que nous attribuons aux signes liguistiques, graphiques, ou déconiques. Bref le LIEN travaill l'*inter*.

Jean-Louis

De Virton au GFEN 2016 : « et c'est murmure encore de prodige »

« Si, d'évidence, quelque chose a changé au pays des signes, la question de l'écriture en revanche reste entière. Sous des atours nouveaux, elle demeure un pari. Elle est toujours une prise de risque, un coup de dés auxquels nous consentons. »

Odette Neumayer (Filigranes N°83)

Saurons-nous écrire, internationalement, au LIEN et au-delà

1 – à propos de la place de la surprise, de l'incongru, de l'émergence de l'in-ouï dans nos mouvements, dans nos actions. « Je suis petit mais je ris », dit Tahar Ben Jelloun. J'ai mal, je suis triste, je suis indigné mais je n'ai pas perdu cette capacité essentielle, salvatrice, de mise à distance (rire, humour, chanson, toutes choses qui (re)donnent poids aux choses) ;

2 – à propos de la relation à l'autre dans nos pratiques d'école, de formation, d'animation ; entre nos mouvements d'Éducation nouvelle. Et réparer ensemble ce qui du monde nous blesse ;

3 – à propos de la problématisation des questions qui nous sont posées ! Tenter d'abord de les comprendre ensemble. Au carrefour de l'expérience et des concepts. Aller ensuite et avec d'autres vers de possibles dépassements.

4 - autour d'une double « menace » chez nous (GFEN, LIEN, etc.), ailleurs (en politique), dans le monde (entre pays, continents) : éparpillement *vs* recentrage forcé ; liberté *vs* autoritarisme ; pluralité *vs* uniformité ; modélisation *vs* effervescence ; isolation *vs* partage ; indifférence *vs* empathie.

Mais attention, reprenons d'Oleg cette citation et méditons-la :

« N'ouvre pas ton lit à la tristesse. Les dieux s'assemblent sur les sources

Et c'est murmure encore de prodiges parmi les hautes narrations du large. »

Saint-John Perse, Vents

M.N.

Ce texte a été publié dans la revue de la Ligue Internationnale d'Éducation Nouvelle en 1923. Il est bien conservé, pour son âge...

POUR L'ÈRE NOUVELLE

RAPPORTS DU IIme CONGRÈS INTERNATIONAL D'ÉDUCATION NOUVELLE
(Montreux, 2-12 Août 1923)

Discours d'inauguration

par Ad. FERRIÈRE

Car, vous l'avez deviné, Mesdames et Messieurs, nous ne voulons pas être des dilettantes. Nous sommes et voulons être des travailleurs — travailleurs modestes, patients, acharnés, qui font peu parler d'eux et qui fuient la foire sur la place — travailleurs pourtant attelés à la poursuite de l'idéal le plus élevé : bonheur de l'individu, bonheur de la masse des hommes, libération spirituelle de l'enfance, libération spirituelle de l'humanité.

Hier, c'était la souffrance, la superstition, la routine, l'autoritarisme étroit, la coercition. Hier encore, l'école signifiait l'asservissement de l'esprit à l'intellect, de l'intellect à la mémorisation ; hier, c'était le triomphe du verbalisme ; hier, c'était le règne des programmes fixes, des méthodes rigides, des horaires *ne varietur*. Il y a cinquante ans, moins peut-être, des millions d'enfants ont souffert des insuffisances de l'école ; or, ces insuffisances ont fait le monde d'aujourd'hui, tel qu'il s'offre à nos yeux dans son douloureux spectacle.

Demain — le demain que nous rêvons et auquel nous travaillons — ce sera, dans le respect des traditions saines, la libération des traditions arbitraires, inutiles et nuisibles ; ce sera la joie dans le travail ; ce sera l'éclosion de la spontanéité : curiosité, intérêt, besoin d'agir, de créer, de produire ; ce sera l'élan vital cultivé, entretenu, encouragé comme une jeune plante qu'une mystérieuse puissance intérieure pousse à grandir et à s'épanouir pour porter en son temps sa fleur et son fruit.

Le bien de l'enfant d'aujourd'hui, c'est le bien de l'humanité de demain. C'est donc pour l'humanité meilleure et plus heureuse de demain que nous travaillons.

Qui on est ? qui est né ? Qui est nové ?
Que Faut-il tramer (dans l'ombre ou le soleil) ?
Serons-nous des araignées rêveuses, lectrices d'un monde ou de plusieurs tissant collectivement une toile de sens ? Une toile de plus ? Une nouvelle toile pour aider à l'émancipation ?
Nouer : prêle de charpente permettant l'écoulement de l'eau nous rend fertile –

Comment amener l'enfant à se mettre en danger en toute sécurité –

Qu'est-ce que ce danger symbolique que l'ouverture des savoirs ? Où le danger est-il réel !
Quels conflits psychiques, intrapsychique faut-il surmonter pour accueillir des savoirs, pour oser des pratiques de création ?
Où se place la sécurité ? Comment la ~~fabriquer~~ forger ? s'enfermer dans une bienveillance stérilisante –
Est-ce un mise en danger ou une mise en fragilité qui permet le désir libre menant à la construction d'un savoir ?

Ce numéro a été élaboré en utilisant « l'atelier plaquette » (voir aussi pages 36 et suivantes)

L'atelier-plaquette - Consigne de lecture originale : « Chacun continue le texte de l'autre »

Nous, On a pris l'habitude de donner à l'autre - pour l'aider à poursuivre l'écriture de son article - mais c'est en continuant le texte de l'autre que l'on lui permet de vraiment poursuivre son écriture - On sort d'une relation d'aide pour se mettre dans une logique de dialogue, ~~c'est à dire de production en dehors de l'indépendance~~ interpellatif.

La consigne originale avait été inventée pour ~~produire~~ un atelier plaquette conçu comme un "outil de discussion par écrit" - N'est-ce pas exactement ce que l'écriture de nos revues devrait être ?

Joëlle

Ho ! j'aime bien l'idée de transformer les entrechats Valeromachiques en instruments de travail

Je pense au Minotaure et à Thesée.

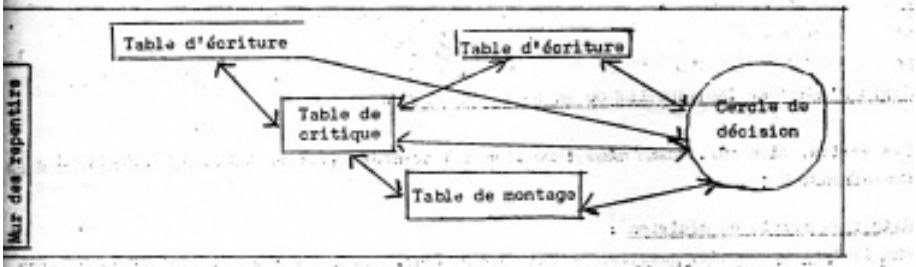


L'IMAGINAIRE

ET LE TEXTE ... en classe

GFEN provence

SCHEMA DE L'ORGANISATION DE L'ATELIER PLAQUETTE –



La disposition de l'atelier est telle que chacun est appelé à occuper dans le temps les places en fonction des besoins du travail.

Bien entendu le cercle de décision est occupé au départ par tous les participants, on y revient chaque fois qu'il faut décider des orientations et de l'organisation.

"Le mur des repentirs" rassemble les doubles des textes, qui ont été écrits avec un carbone, et sont titrés sur les tables. Il est possible d'y revenir, de critiquer au cas où l'original ne serait pas si mauvais que ça .....

- " La table de critique" est le lieu de la prise de connaissance des autres textes et des critiques.

La succession classique des ateliers d'écriture est respectée :

- embrayage sur un thème
- écritures individuelles qui alternent ensuite avec les socialisations des écrits.

CHRONIQUE DE L'ATELIER – PLAQUETTE / Suite de la plaquette " Ateliers d'écritures G.F.E.N / SUD EST "

Avant l'atelier : Par des convocations bien et mal entendues nous sommes une douzaine avec ou sans expérience d'écriture et documents d'écriture en classe.

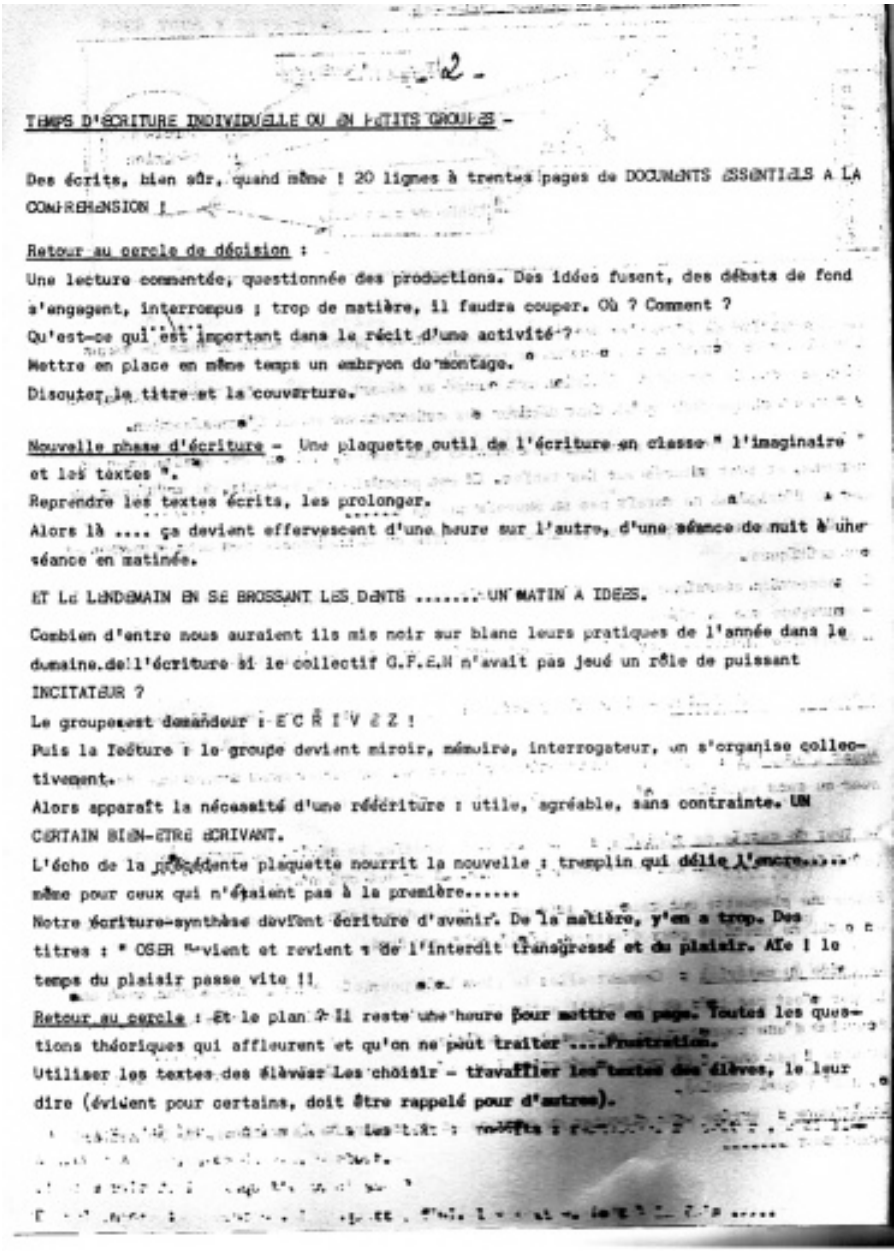
Le tour du cercle de décision : Le conte, la poésie, le récit, la carte postale (côté image) .... un fil conducteur : le G.F.E.N et des orientations.

Faire une plaquette qui raconte, présente, évalue des écritures et donne envie d'écrire un outil de pratique pour d'autres. L'objectif est fixé.

Le poids du matériel : Comment aller le plus loin possible dans le temps d'un week end la mer n'est pas loin et le soleil enfin là, pour taper, dessiner, mettre en page, en fonction d'une reproduction artisanale à définir ?

Et vite ! pas cher ! et cette hésitation à se séparer pour écrire " le vertige au pied du mur" (quel comble).

Insistance : Écrire pour discuter du montage et du reste. De la matière, de la matière avant tout .....



- 2 -

TEMPS D'ECRITURE INDIVIDUELLE OU EN PETITS GROUPES -

Des écrits, bien sûr, quand même ! 20 lignes à trentes pages de DOCUMENTS ESSENTIELS A LA COMPREHENSION !

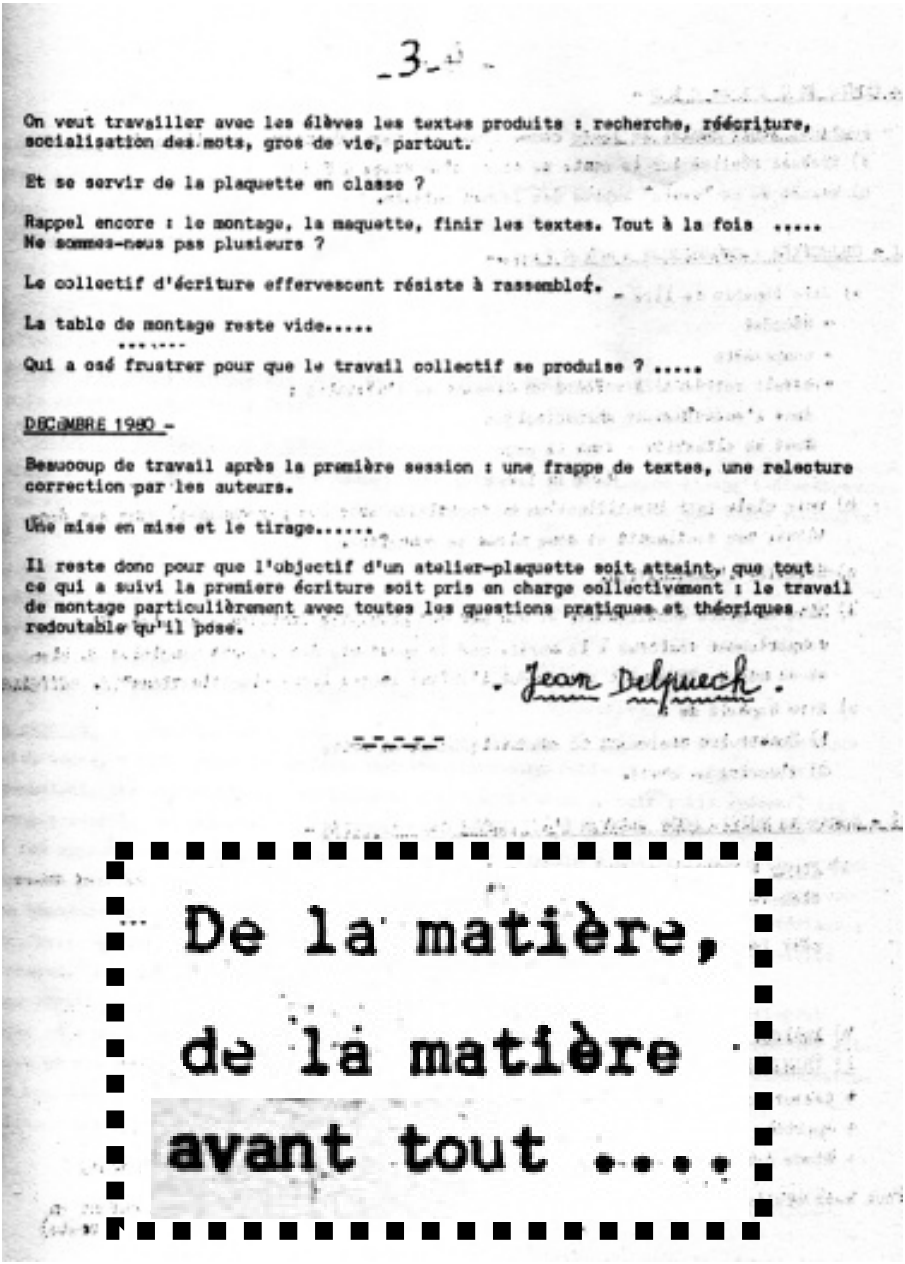
Retour au cercle de décision :
Une lecture commentée, questionnée des productions. Des idées fusent, des débats de fond s'engagent, interrompus ; trop de matière, il faudra couper. Où ? Comment ?
Qu'est-ce qui est important dans le récit d'une activité ?
Mettre en place en même temps un embryon de montage.
Discuter le titre et la couverture.

Nouvelle phase d'écriture - Une plaquette outil de l'écriture en classe " l'imaginaire " et les textes ".
Reprendre les textes écrits, les prolonger.
Alors là .... ça devient effervescent d'une heure sur l'autre, d'une séance de nuit à une séance en matinée.

ET LE LENDEMAIN EN SE BROSSANT LES DENTS ..... UN MATIN A IDEES.

Combien d'entre nous auraient ils mis noir sur blanc leurs pratiques de l'année dans le domaine de l'écriture si le collectif G.F.E.N n'avait pas joué un rôle de puissant INCITATEUR ?
Le groupe est demandeur : E C R I V E Z !
Puis la lecture : le groupe devient miroir, mémoire, interrogateur, on s'organise collectivement.
Alors apparaît la nécessité d'une réécriture : utile, agréable, sans contrainte. UN CERTAIN BIEN-ETRE ECRIVANT.
L'écho de la précédente plaquette nourrit la nouvelle : tremplin qui délie l'encre..... même pour ceux qui n'étaient pas à la première.....
Notre écriture-synthèse devient écriture d'avenir. De la matière, y'en a trop. Des titres : " OSER " vient et revient : de l'interdit transgressé et du plaisir. Aïe ! le temps du plaisir passe vite !!

Retour au cercle : Et le plan ? Il reste une heure pour mettre en page. Toutes les questions théoriques qui affleurent et qu'on ne peut traiter ....Frustration.
Utiliser les textes des élèves. Les choisir - travailler les textes des élèves, le leur dire (évident pour certains, doit être rappelé pour d'autres).



-3-

On veut travailler avec les élèves les textes produits : recherche, réécriture, socialisation des mots, gros de vie, partout.

Et se servir de la plaquette en classe ?

Rappel encore : le montage, la maquette, finir les textes. Tout à la fois .....
Ne sommes-nous pas plusieurs ?

Le collectif d'écriture effervescent résiste à rassembler.

La table de montage reste vide.....

Qui a osé frustrer pour que le travail collectif se produise ? .....

DECEMBRE 1980 -

Beaucoup de travail après la première session : une frappe de textes, une relecture correction par les auteurs.

Une mise en mise et le tirage.....

Il reste donc pour que l'objectif d'un atelier-plaquette soit atteint, que tout ce qui a suivi la première écriture soit pris en charge collectivement : le travail de montage particulièrement avec toutes les questions pratiques et théoriques redoutable qu'il pose.

Jean Delpuech

De la matière,

de la matière

avant tout ....

Sommaire

p 3 *Éditorial*
p 4 *Qui sommes-nous qui nous nommons Le-Lien-en-France ?*
p 5 *Interpellations*
p 7 *Pas de côté*
p 8 *Portfolio*
p 9 *La mise en mouvement de la langue, comme construction de nouveaux possibles*
p 11 *Virton : des plénières en travail*
p 12 *Nouages*
p 15 *On s'est frotté au numérique*
p 17 *Création*
p 18 *De Virton au GFEN 2016 : souvenirs, questions*
p 19 *« Interpellations » entre deux personnes qui n'en sont qu'une*
p 23 *Vierge 4*
p 27 *Tous capables, même au B.N.*
p 28 *Glottophobie*
p 30 *Dans la langue du bourreau*
p 32 *De Virton au GFEN 2016 : « et c'est murmure encore de prodige »*
p 33 *Discours d'inauguration*
p 34 *Danger en toute sécurité*
p 35 *L'atelier plaquettte*

ISSN en cours

À Virton, la question des langues a avancé, encore un peu. Pour poursuivre la réflexions, quelques extraits d'un ouvrage qui interroge l'exclusion linguistique.

La philosophie est une lutte contre la manière dont le langage ensorcelle notre intelligence.

Henri Bergson, L'Energie spirituelle

Glottophobie

La glottophobie peut être définie comme « le mépris, la haine, l'agression, le rejet, l'exclusion, de personnes, discrimination négative effectivement ou prétendument fondés sur le fait de considérer incorrectes, inférieures, mauvaises certaines formes linguistiques (perçues comme des langues, des dialectes ou des usages de langues) usitées par ces personnes, en général en focalisant sur les formes linguistiques (et sans toujours avoir pleinement conscience de l'ampleur des effets produits sur les personnes) ».

Extraits de Philippe Blanchet : Discriminations : combattre la glottophobie, Editions textuel.

« Les pratiques linguistiques sont devenues très tôt un moyen de s'approprier, de transformer, de contrôler, de dominer, la vie sociale et politique, et même la vie tout court, écrit-il. Le pouvoir est une affaire de discours, pour le conquérir comme pour l'exercer. »

« L'enseignante m'a coupé devant la classe alors que je lisais un poème à voix haute, parce que j'avais "mal prononcé" le mot "rose", avec un [o] ouvert dû à mon accent méridional. Je ne me souviens plus des mots exacts mais elle m'a fait comprendre en se moquant que ce n'était pas acceptable d'avoir cet accent pour passer les concours des grandes écoles qu'on préparait telles que l'ENS... puisque bien évidemment on doit se conformer à la prononciation de l'élite parisienne même si l'on vient de la prépa du lycée Thiers à Marseille (...). Pour une correction sur un mot j'ai eu l'impression d'être totalement ridicule et de ne pas avoir ma place dans cette classe ».

Dans mon livre, je mets des mots sur quelque chose ressenti par des millions de personnes à un moment de leur vie. Chacun revisite son histoire, comprend qu'il n'aurait pas dû ainsi se sentir obligé de gommer son accent natal, ou d'abandonner sa langue pour gagner en légitimité au travail. Qu'il aurait pu tenir tête et s'affirmer. C'est extrêmement violent de s'en rendre compte, parfois douloureux. J'en ai vu certains se mettre à pleurer. Vous rouvrez une cicatrice. La souffrance est aiguë car vous touchez à l'identité de la personne. Une langue, quelle qu'elle soit, c'est un marqueur d'identité. C'est d'ailleurs pour cette raison que les ados se créent des mots qu'ils utilisent entre eux, cela fait partie du processus de construction. Une langue sert à dire qui nous sommes. Rejeter, même sur le ton de la blague, une manière de parler, un accent, une langue, ce n'est pas simplement dire : ici, on utilise tel logiciel pour communiquer plutôt que tel autre. Mais c'est toucher à l'identité de l'être, rejeter ce qu'il est.

On vit une forme de régression dans la société française, où l'on accepte de moins en moins la diversité. C'est vrai pour les langues, pour les accents, mais aussi les tournures de phrases, les expressions. On accepte de moins en moins la différence.

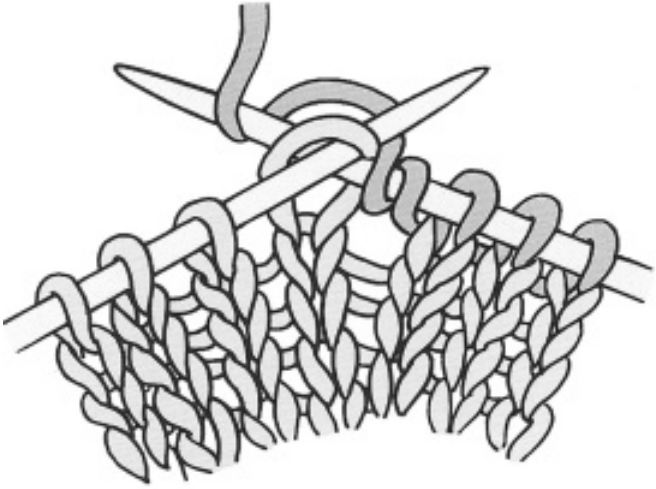
Dans la langue du bourreau

Une langue, quelle qu'elle soit, c'est un marqueur d'identité. Et la mondialisation libérale qui tente d'éradiquer toutes les singularités, contribue à la mort des langues et donc des identités.

Envisager les langues comme espace de création linguistique, c'est leur revisager un caractère de tradition qui innove. Car chaque langue crée son propre surplus dans la description du réel, un écart singulier qui permet une perception critique du monde.

"Dans notre tradition, la parole appartient au locuteur. Il n'y a pas de signature et c'est une écriture qui reste toujours au présent, le présent de la parole. Et si j'écris en français, ce n'est pas seulement pour être au monde, mais pour raconter comment être au monde. Je dois écrire dans la langue du bourreau pour me faire entendre. Ce n'est pas une revendication, c'est une réalité."

in « La dernière interview », conception et mise en scène Catherine Boskowitz. Avec Dieudonné Niangouna, auteur et acteur.



Sie gruben und hörten nichts mehr,
sie wurden nicht weise, erfanden kein Lied,
erdachten sich keinerlei Sprache.
Sie gruben.

Ils creusaient des tombes et n'entendaient plus rien
ils ne devenaient pas plus sages, ne trouvaient aucun chant,
n'inventaient aucune langue.
ils creusaient des tombes.

És ástak és semmit se hallottak már;
nem lettek bölcsek, nem leltek dalt,
nem eszeltek ki semmilyen nyelvet.
Csak ástak.

Paul Celan

« ... je tiens à vous dire combien il est difficile pour un Juif d'écrire des poèmes en langue allemande. Quand mes poèmes paraîtront, ils aboutiront bien aussi en Allemagne et - permettez-moi d'évoquer cette chose terrible -, la main qui ouvrira mon livre aura peut-être serré la main de celui qui fut l'assassin de ma mère... Et pire encore pourrait arriver... Pourtant mon destin est celui-ci : d'avoir à écrire des poèmes en Allemand. » (Lettre de 1946)

Croire que le langage < communique > quoi que ce soit est une naïveté. Tout le gratin de la littérature internationale découvre présentement cette vétuste idée. La communication ne communique que la communication. Vous conversez avec autrui : que dites-vous ? Requises politesses et captieuses banalités, inévitables gentillesses assaisonnées de spirituelles et aimables perfidies -et puis, des signaux exigés par le carrousel collectif, signaux souvent plus techniques et moins vides en apparences, mais qui très exactement sont de même sorte : il ne s'agit jamais, atouts ou petites cartes, que du jeu de belote co-obligatoire.

Quant à vous exprimer vous-même ou à dire quoi que ce soit qui en vienne, c'est une autre affaire : le quiproquo surgit sans délai. Tout ce que vous dites signifie uniquement le fait de dire, la simple adhésion à la fonction parlante, en un mot l'acte de foi social.

Alfred Jary

Quand on pense que d'austères savants prétendent qu'on peut faire de la science dans une autre langue que la sienne, qu'il suffit de baragouiner un peu d'anglais basique pour « transmettre ses découvertes »... Comme si Turing, privé du riche terreau de sa culture, aurait pu découvrir quoique ce soit de neuf ! Quand on pense que l'on présente l'écriture scientifique comme un simple médium transparent qui ne viserait qu'à la clarté de la communication. Comme si Turing était clair ! Dans chaque paragraphe, le voilà emporté par les chemins de traverse, le tropisme incontrôlable de l'écriture : pas un seul instant on ne peut abstraire ses arguments de la matière textuelle et de ses soubresauts imprévus. Et pourtant cela n'a pas empêché les commentateurs de le prendre pour l'exemple même de l'esprit formel. Comme si le formalisme pouvait survivre une minute hors de la chair.

Bruno Latour.